

C'EST ARRIVÉ DEMAIN

Pierre Pascal

Éditions ThoT
Roman

Agrégé de géographie et enseignant, Pierre Pascal a publié plusieurs ouvrages pédagogiques au cours de sa carrière, un recueil de nouvelles et un roman. Mais pas que ! Les textes syndicaux, les textes du conseil d'administration du lycée, de l'association des habitants du Corbusier... c'était très souvent lui. Après un premier roman sur le ton de l'humour et parsemé de références littéraires, économiques, culturelles et politiques, il s'attache aujourd'hui au récit d'anticipation en imaginant un monde dont les lois naturelles ne sont plus tout à fait les mêmes que les nôtres.

*Mes remerciements vont
à mes premiers lecteurs :
Anne, Éric, M.B.*

*Et plus particulièrement à Nicole,
qui a fait un considérable travail de correction.*

PROLOGUE

Ce texte est composé de trois récits différents, mais qui forment un ensemble cohérent. Ces textes sont nés de ma découverte relativement récente (moins de dix ans) du prix Nobel de littérature, José Saramago. Dans trois de ses romans, à ma connaissance, l'auteur part d'une hypothèse, d'un fait, invraisemblable, dont il n'expliquera jamais les causes.

Dans *L'Aveuglement*, pratiquement tous les habitants d'un pays (le Portugal, mais il n'est jamais cité) sont progressivement atteints d'une cécité totale. José Saramago décrit dans son roman les conséquences probables ou possibles d'un tel évènement.

Dans *Les Intermittences de la mort*, toujours dans un Portugal non cité, plus personne ne meurt. Mais il ne s'agit pas de guérison, les agonisants demeurent agonisants.

Dans *La Lucidité* (qui reprend certains personnages de *L'Aveuglement*), toujours dans un Portugal non cité, plus personne

ne met de bulletins valides dans les urnes lors des élections. Il y a pourtant des candidats, qui eux aussi s'abstiennent.

J'ai donc, à mon tour, écrit un roman, comme une variation autour du thème de l'in vraisemblance. Un roman, ou plus exactement trois récits, qui commencent, eux aussi, par une anomalie.

Dans *Tout était normal* (page 13), brutalement, les Israéliennes ne mettent au monde plus que des filles et les Palestiniennes, y compris de nationalité israélienne, plus que des garçons.

Dans *La Débandade* (page 169), la grande majorité des hommes résidant en France métropolitaine (jusqu'à plus de 80 %) sont frappés de dysfonctionnement érectile.

Dans *Jules et Jim en pays noir* (page 261), en quelques mois seulement, les couples « caucasiens », partout à travers le monde, donnent naissance à une curieuse descendance.

TOUT ÉTAIT NORMAL, POUR LE MOMENT

1 .

Elles habitaient à moins d'un kilomètre l'une de l'autre, mais elles ne se connaissaient pas. Elles ne s'étaient jamais rencontrées, en tout cas rencontrées de manière consciente, même si statistiquement il était probable qu'elles se soient croisées au moins une fois par hasard dans une rue. Beaucoup de choses les séparaient, et pas seulement leurs origines.

L'une avait près de quarante ans ; fille d'un ancien ambassadeur à Madrid décédé récemment, épouse d'un cardiologue réputé, professeure de langues latines à la faculté (latin, espagnol, français), elle faisait partie de la bourgeoisie intellectuelle, voire de la haute bourgeoisie. Elle habitait dans le secteur de Baka, au sud de Jérusalem, un quartier cossu, une élégante villa, avec un jardin planté d'oliviers et de micocouliers. À l'aube de leur parcours professionnel, ses deux frères étaient eux aussi sur le chemin de la réussite sociale ; l'un était

directeur de cabinet du ministre de la Culture et l'autre consul au Cap, en Afrique du Sud.

La seconde n'avait pas encore dix-huit ans. Elle et son mari, de douze ans son aîné, se débrouillaient comme ils pouvaient ; elle faisait des ménages, parfois de l'autre côté de la frontière lorsque c'était possible, il était maçon. Les jours de chômage étaient plus nombreux que ceux d'activité, et plus rares encore étaient les jours d'activité bien rémunérés. Elle n'avait pas connu ses parents, morts peu de temps après sa naissance, et avait été élevée par ses sœurs aînées. Elle avait trois frères et trois sœurs ; curieusement son mari avait aussi trois frères et trois sœurs. De ces deux grandes familles, deux garçons étaient déjà morts, un (le seul qui avait fait de vraies études) avait émigré, ce qu'on lui reprochait plus ou moins, même si on appréciait les mandats qu'il envoyait régulièrement. Installé comme professeur de maths dans un collège de la région parisienne, on l'estimait trop intellectuel et très riche, ce qui n'était certainement pas le cas. Personne ne comprenait que ces aides pesaient sur son propre budget. Heureusement il avait épousé une musulmane, une Française d'origine algérienne, mais on lui reprochait aussi d'avoir pris la nationalité française et d'être devenu plus ou moins indifférent aux problèmes de sa communauté d'origine, ce qui n'était, là non plus, certainement pas le cas.

Entre tous ceux qui restaient, les liens familiaux étaient forts. Tout le monde s'entraidait, mais aucun n'avait une situation lui permettant d'aider vraiment les autres. Leur logis, situé à deux pas de la porte de Damas et du quartier arabe chrétien, n'était pas tout à fait un bidonville, mais à peine mieux. Il y avait malgré tout l'eau

courante et l'électricité. Situé au premier étage d'un immeuble décati, il donnait sur une cour où s'était installé un bruyant atelier de réparation de motocycles. Un vieil olivier avait réussi, on ne sait comment, à se maintenir, et donnait un peu d'ombre. Le matin, avant que l'atelier fonctionne, on entendait parfois le chant de quelques oiseaux ; certainement pas des colombes de la paix.

Ni l'une ni l'autre n'était chrétienne, elles auraient même eu des raisons, différentes, de nourrir une certaine hostilité envers les chrétiens. Toutes les deux furent pourtant heureuses d'accoucher à minuit, le 24 décembre 2021 (selon le calendrier chrétien). Elles savaient que, dans ce monde mondialisé, leurs enfants subiraient l'attrait du père Noël, version Coca-Cola et société de consommation. Intégrée à un Occident imprégné de christianisme, la première fêtait déjà Noël. La deuxième n'osait le faire, malgré ses bons rapports avec ses voisins arabes chrétiens, et n'en avait pas les moyens. Mais l'anniversaire de son premier enfant lui donnerait l'occasion de participer à cette espèce d'allégresse mondiale sans irriter les religieux. Pour tous leurs parents et tous leurs amis, la date du 25 décembre serait facile à retenir.

Rafaella Abecassis mit au monde une petite fille, qui fut prénommée Gabriella. Elle était ravie, tout s'était bien passé ; être mère, pour la troisième fois, à plus de trente-neuf ans l'avait un peu inquiétée, mais elle se savait en de bonnes mains ; elle avait accouché à l'hôpital Hadassah, un des plus prisés de Jérusalem et elle avait été suivie par le professeur Cohen, très réputé lui aussi, et collègue de son cardiologue de mari. Après deux garçons, de

dix et sept ans, elle était contente d'avoir une fille et son époux avait également manifesté sa joie. Malgré plusieurs échographies, elle n'avait pas voulu connaître le sexe du bébé avant la naissance. Elle soupçonnait son mari de le savoir, mais il était capable de masquer ses émotions, un troisième enfant lui faisait plaisir, ça, c'était sûr, mais préférait-il une fille ou un autre garçon ? Nul ne le savait. Un minimum d'affaires unisexes étaient déjà prêtes, il serait bien temps de se procurer le reste.

Les deux garçons furent ravis d'avoir une petite sœur ; c'est du moins ce qu'ils disaient, et elle les croyait. De toute façon, avec sept et dix ans de moins, le troisième enfant, s'il avait été un garçon, n'aurait jamais pu être un compagnon de jeu pour ses frères. En outre elle pensait que les deux aînés véhiculaient un certain machisme, ce qui était sans doute normal pour des garçons de leur âge élevés en fratrie. L'arrivée d'une sœur ne pourrait que leur faire du bien. Sa mère, *la nonna*, comme l'appelaient ses petits-enfants en hommage à ses origines italiennes, qui jusqu'à présent avait quatre petits-fils, serait la plus heureuse d'avoir enfin une descendance féminine à qui transmettre ses secrets, notamment culinaires, mais pas uniquement ; tirer les cartes était sa passion, mais Rafaella n'avait jamais voulu apprendre. Peut-être que Gabriella...

Yasmine mit au monde un petit garçon prénommé Djamel – par le plus grand des hasards, Gabriella et Djamel font référence au même personnage biblique : l'archange Gabriel. Elle était ravie, tout s'était bien passé et elle n'avait pas trop souffert. C'était son premier bébé et, sans doute comme toutes les femmes, elle appréhendait ce premier accouchement. Ses sœurs, qui à elles

trois avaient déjà huit enfants, l'avaient assistée. La sage-femme Zohra Al Bakara (avait-elle un diplôme ? Nul ne le savait ni s'en souciait) était arrivée alors que le travail était déjà bien accompli – bien sûr elle avait accouché chez elle – et n'avait pratiquement eu qu'à constater l'absence de problème. Yasmine n'avait pas fait d'échographie et ignorait donc le sexe du bébé, peu de choses étaient prêtes pour lui, mais ses sœurs y pourvoiraient. Elle savait qu'autour d'elle tout le monde souhaitait un garçon et elle était pleine de fierté d'avoir donné un fils à son mari et à son pays, fierté mêlée d'une part d'inquiétude. Dans sa communauté, le destin des garçons est parfois tragique, elle pensait à son frère aîné qu'elle avait peu connu, « mort en martyr » selon la terminologie officielle, et au frère de son mari, mort également, dans des circonstances obscures : accident, meurtre ? Personne n'en parlait jamais, mais un vilain bruit circulait : il aurait été exécuté par les siens parce qu'il aurait trahi. Cela obligeait en tout cas la famille à donner des gages de patriotisme.

Une semaine entière s'écoula, heureuse et paisible, pour les deux bébés, leur mère et leur famille.

Zohra, la sage-femme, était venue une fois, en coup de vent (elle était débordée), voir Yasmine, toujours entourée de ses sœurs, pour simplement, encore une fois, constater l'absence de problème.

Le professeur Cohen avait effectué deux longues visites auprès de Rafaella ; tout se passait bien.

Quelque chose, pourtant, perturbait le professeur. Dans la semaine il avait procédé à douze accouchements, douze filles !

Lorsqu'il croisa par hasard, sur le parking, le directeur de l'hôpital, il lui fit part de sa perplexité face à cette succession de naissances féminines. En dépit de sa formation juridique et administrative, ce directeur était un fêru de mathématiques. Son rêve secret n'était pas de devenir numéro un au classement ATP, ou de gagner le Tour de France (il faisait du tennis et du vélo, mais à son âge...) ni d'être meilleur que Yehudi Menuhin (il jouait du violon), mais de résoudre la conjecture de Goldbach, ou celle de Syracuse, plus aisée en apparence – seulement en apparence. Il était ravi de faire des mathématiques *in situ*, devant un auditeur forcément conquis, ou au minimum concerné et donc intéressé. Il tenta de dissiper les interrogations du professeur Cohen.

— C'est la loi des grands nombres, et c'est un phénomène tout à fait naturel. Lorsqu'il y a deux accidents d'avion dans le monde, séparés de moins d'une semaine, ou même séparés de moins d'un mois, alors qu'il n'y en a que quatre par an, tout le monde trouve cela extraordinaire alors que c'est statistiquement tout à fait possible.

Après un rapide calcul de tête il ajouta :

— Il y a environ une chance sur quatre qu'il y ait deux accidents séparés de moins d'une semaine, ça n'a rien d'extraordinaire, et pour deux séparés de moins d'un mois, près de trois chances sur quatre.

Cohen n'avait pas l'air convaincu et surtout il était présentement indifférent aux catastrophes aériennes et à leur périodicité. Le directeur se rendit compte qu'il s'égarait.

— Revenons à votre problème. Douze identiques, on peut le faire de tête : une chance sur 2 048.

— Uniquement des filles.

— Une sur 4 096. C'est rare, mais pas extraordinaire, je vais essayer de vous l'expliquer. Pour simplifier : vous effectuez 12 accouchements par semaine, 52 semaines par an – je sais, c'est en général plus de 12, mais vous ne travaillez pas 52 semaines par an –, quarante ans d'activités professionnelles – oui, je sais, je compte large –, soit 2 080 semaines. Les chances que cela n'arrive jamais pendant votre carrière sont de $4\,095/4\,096$, le tout à la puissance 2 080.

Cohen suivait à peu près.

Il sortit son portable.

— Pas la peine de chercher un programme mathématique sur Internet, je vais le faire par tâtonnement, la petite calculatrice de mon portable suffit. Je vais seulement simplifier et dire 2 048 semaines et non pas 2 080 pour avoir une puissance de 2.

Cohen suivait mal désormais, mais laissa travailler le directeur. Moins de trois minutes et il accouchait – si l'on peut dire... – triomphalement :

— Voilà, vous avez un peu moins de deux chances sur trois que cela ne vous arrive jamais pendant l'ensemble de votre carrière, et donc plus d'une chance sur trois que cela vous arrive. Cela vient de vous arriver, il n'y a rien d'absolument exceptionnel et il continua : Si je prends la centaine de gynécologues obstétriciens de la ville, il... (mais voyant que son interlocuteur ne l'écoutait plus vraiment, il ne termina pas ses calculs) y a une chance infime que cela n'arrive

pas à l'un et même à plusieurs d'entre eux (mais il ne pouvait pas s'arrêter en si bon chemin). Si on ne tient compte que des dix que vous connaissez le mieux, il n'y a que 4 % de chances que cela n'arrive à aucun d'entre eux pendant leur carrière.

À moitié convaincu, mais pas entièrement rassuré, le professeur Cohen téléphona à une bonne dizaine de ses collègues obstétriciens. Beaucoup partageaient la même surprise plus ou moins mêlée d'inquiétude que lui, d'autant plus qu'il n'y avait pas d'obsédé des probabilités dans leur entourage. Depuis le 26 décembre au matin, tous ses collègues, non seulement à Jérusalem, mais aussi dans tout Israël, n'avaient vu naître que des filles, y compris dans un cas de jumelles.

Il fallut encore une semaine pour que l'on passe d'une inquiétude sourde à un affolement absolu. Les autorités israéliennes en étaient désormais certaines : depuis deux semaines étaient nés en Israël, dans la communauté juive du pays, 5 301 filles et pas un seul garçon. Par contre, dans la communauté arabe de nationalité israélienne, chez les Palestiniens, y compris chez les Palestiniens chrétiens, et chez les Druzes, étaient nés 1 206 garçons et pas une seule fille.

Trois filles et deux garçons étaient nés, dans des hôpitaux israéliens, de couples qui n'étaient ni juifs ni palestiniens. On apprendra plus tard qu'étaient nés pendant ces deux semaines 5 591 garçons (et aucune fille) à Gaza, en Cisjordanie et chez les quelque 30 000 Palestiniens résidents permanents en Israël, mais sans en avoir la nationalité. On eut aussi la confirmation que cela concernait également la minorité palestinienne chrétienne.